

CHAPITRE 1

La machine à boules

Les Jumbo Jets me servent de girouettes. Quand ils se fondent dans l'horizon austral, leur strict profil d'insecte brouillé par les ondulations de l'air surchauffé, c'est que le vent reste ancré au sud-ouest. Il fait un temps à mettre tous les chiens dehors, la canicule crépite et fait rage sur toute la contrée. Sirius, le chien-étoile de la chaleur, est le cerbère d'une voûte embrasée. Le pays se dessèche, la campagne craque de partout et les fentes qui crèvent la terre durcie réclament à boire comme des bouches écrasées.

Ça me fait rêver au Sahel, à tous les trous que les sourciers africains doivent creuser pour retrouver la vie. Moi, je n'ai pas besoin de fouir le sol pour me rafraîchir. Comme un grand verrat visionnaire ayant flairé une truffe, Mirabel a fouillé la terre pour moi. J'enfourche Tinorossinante, ma fière bécane, et après avoir franchi la rivière du Nord sur le vieux pont de fer, je prends par le rang Saint-Rémi, je roule sur les rats musqués écrabouillés que la sécheresse a lancés sur les routes, je

m'engage sur un bout de chemin asphalté qui mène officiellement nulle part, puis je dissimule mon vélo dans des fourrés ombrés et, à quatre pattes, comme un renard, je me faufile sous la grande clôture de métal interdisant l'accès du pays exproprié. C'est écrit : NO TRESPASSING. FEDERAL PROPERTY.

De l'autre côté, le paysage présente un aspect lunaire. La carrière s'ouvre dans le sol comme un éblouissant cratère. Pour s'en approcher, il faut passer près d'anciens fossés que l'eau emplit la plupart du temps, et que voilent des rideaux de quenouilles derrière lesquels des petits poissons paniquent pudiquement, parce que la terre est en train de boire tout, et que le sol est soulé. Ensuite, je me tiens sur le bord de la carrière, je la domine du haut d'impressionnantes falaises de calcaire. Et là, l'eau me saute à la face, étreint mes yeux brûlés par le sel, turquoise comme une mer du Sud, pure comme un lac du Nord, comme si un glacier avait fondu précisément là, la seconde ou le siècle d'avant, après s'être labouré un lit. Alors je deviens fou, je danse comme un sorcier indien sur le bord du précipice, je me mets à poil et je plonge dans le vide, le long de la paroi à pic, en poussant des cris de guerre, et ça fait un puissant plouf dans l'onde de choc glacée.

Tant que dure cette immersion lustrale, ce bain jusqu'au cou dans la régénération translucide de l'eau verte, je me sens incorruptible comme un mammoth sous sa gangue de glace. Mais quand j'entends venir l'hélicoptère, je sais qu'il est temps de décamper. J'enfile mes vêtements sans me sécher, j'entame un sprint en direction de la clôture, et je sens la grosse libellule se rappro-

cher dans mon dos. Si elle était équipée d'une mitrailleuse, si j'étais un vrai rebelle dans un vrai désert, je n'aurais aucune chance.

Ils possèdent la maîtrise des airs et ils contrôlent les communications. Quand je saute en selle et me mets à pédaler, la voiture bleue de la flicaille fédérale s'engage déjà sur le moignon de route menant à la carrière. En les croisant, je leur décoche mon plus beau sourire et leur adresse un petit salut de la main. Tant qu'ils ne me prendront pas les deux pieds plantés en plein sol prohibé, ils ne pourront rien contre Édouard Malarmé, occupant illégal de son état et utilisateur ponctuel de la carrière caduque de Mirabel. Tandis que je file vers la sécurité de ma frontière à moi, l'hélicoptère me survole RODGER OVER NOW, et je ne songe pas du tout à lui disputer l'espace aérien.

* * *

Malcolm Lowry laissait entendre que le véritable péché originel pourrait bien avoir été la propriété foncière du paradis. J'ai tendance à partager cet avis. Quand on a les mains vides, elles sont d'autant plus faciles à débarrasser de la fameuse tache première. Dieu a peut-être été logique lorsqu'il a mis en branle la plus vieille expropriation du monde.

* * *

Situé aux confins de la plaine du Saint-Laurent, mon coin de villégiature est curieusement désert, avec

ses trois chalets abandonnés. Il y stagne un air légèrement inquiétant, une douce désolation, une déréliction diffuse. Après avoir été sacré agronome et biologiste (deux pour le prix d'un), je suis venu me terrer dans ce trou perdu pour ne pas avoir à travailler, pour ne pas avoir à payer de loyer, pour ne pas avoir à travailler pour payer un loyer. Le seul livre que j'ai emporté, c'est celui qui contient tous les autres. Lorsque je lis le dictionnaire dans l'ordre, je lis tous les livres dans le désordre. Ils m'ont fait apprendre la terre et la vie, maintenant je me contente des mots, le nez fourré dans les affaires de monsieur Robert.

Devant le chalet que j'occupe, j'ai planté un flamant rose que j'ai rescapé de la vase jaune du ruisseau où il s'était enlisé. Par association d'idées, je me sens chez moi. Le second chalet est occupé par deux chiens : deux labradors mâtinés d'une bonne douzaine d'espèces, mâle et femelle. Dans la troisième villa, il n'y a que des souris. Les chiens sont la propriété légale de Jean-Pierre Richard, un brave type qui habite tout près et qui tond son gazon comme un vrai banlieusard. J'ai rebaptisé les chiens Hospodar et Icoglan et ils sont devenus mes têtes de Turc favorites. Ils pourraient profiter d'une situation avantageuse au sein du bungalow de briques blanches de leur maître officiel, mais ils préfèrent de loin squatter dans leur niche de luxe. En tant que meneur subrogé de cette minimeute, je jouis de certaines prérogatives, mais je fais aussi face aux obligations normales de tout bon propriétaire de chiens : je dois les promener, garder les atavismes vivants. Souvent, je les emmène au pont. C'est leur parcours préféré. Ils en connaissent chaque parfum,

ils en reniflent le moindre effluve avec frénésie, ils prennent bonne note, chaque matin, des messages olfactifs déposés sur les monticules et les touffes d'herbe lors du passage nocturne des animaux envolés.